

IV

Le matin, vers sept heures, Marie-Thérèse et Bertine étaient à la porte de leur chambre.

Bertine alla ouvrir, croyant voir Criquet.

Un homme qu'elle n'avait jamais vu entra.

C'était Richard, les lèvres tremblantes, le cœur agité de battements précipités.

Il s'arrête sur le seuil. On dirait qu'il a peur. Marie-Thérèse à tout compris. Elle devine que, celui-là, c'est le mari de Liette, le père de Bertine ; car, au moment où la porte s'est ouverte, elle a aperçu les deux agents qui l'accompagnaient, ceux-là qu'elle avait reçus à la Pierre-de-Marbre.

Lui, s'approche de Marie-Thérèse, et, d'une voix étouffée :

— Bertine, n'est-ce pas ?

Elle répond d'un signe de tête. Elle est troublée, elle aussi. Et Bertine considère cet inconnu avec surprise.

Il s'assied et reste quelque temps silencieux.

Cette jeune fille distinguée, malgré la pauvreté presque misérable de ses vêtements, au regard si loyal et si doux, si belle dans sa modestie et sa timidité, c'est Bertine, c'est sa fille ! Cette misère qu'il voit, c'est lui qui en est cause ! Et ce n'est pas sa faute s'il la retrouve honnête, pure, sans reproche !

Il est étrangement remué et jusqu'au fond de l'âme.

Marie-Thérèse craint de gêner, par sa présence, les effusions de cet homme. Elle embrasse Bertine, lui glisse deux mots à l'oreille !

— Ne craignez rien de lui... Ecoutez bien ce qu'il va vous dire :

Et elle sort. Richard ne la retient pas ; au contraire, il la remercie d'un regard. Et il reste seul avec Bertine étonnée.

— Mademoiselle, dit-il, vous ne me connaissez pas... vous ne m'avez jamais vu... mais permettez moi de vous rassurer de suite et d'attirer votre confiance... Considérez moi comme le meilleur de vos amis... Vous avez beaucoup souffert, je le sais.

— Qui donc vous l'a dit ?

— Des personnes qui vous aiment.

— En dehors de Charlot et de la maîtresse de la Pierre-de-Marbre, je ne connais personne qui me porte intérêt.

Il y avait de l'amertume dans ces paroles.

— Au moins, dit-il, pour toutes vos misères, vous n'avez pas gardé de la haine dans votre cœur ?

— De la haine ? Contre qui ?

— Contre ceux qui ont été les premières causes de vos souffrances, contre ceux qui vous ont abandonnée dès votre naissance.

— Mon père, ma mère, n'est-ce pas ? demanda-t-elle rêveuse.

— Votre père et votre mère, oui.

— Je n'ai pas de haine contre eux. S'ils vivent, ils sont encore plus à plaindre que moi, puisqu'ils ont le souvenir, c'est-à-dire le remords.

— C'est vrai ! dit-il en baissant la tête.

— Du reste, je ne les crois pas coupables... ma mère surtout...

— Et d'où vient cette... pieuse croyance ?

— Je ne sais pas.

— Pensez-vous souvent à votre mère ?

— Oui, souvent... J'ai cru, pendant longtemps, qu'un hasard me la rendrait... Je rêvais d'elle presque toutes les nuits...

— Et maintenant ?

— Oh ! c'est fini, je n'y pense plus. J'ai perdu l'espérance...

— Vous avez tort !

Elle tressaillit.

— Pourquoi, monsieur ?

— Si quelqu'un venait vous dire : " Ne perdez pas tout espoir. Au contraire, peut-être n'avez-vous jamais été aussi près de retrouver vos parents !... "

— Monsieur oh ! monsieur ! dit-elle, dans une agitation indescriptible, que savez-vous ? Mon père, ma mère... vous les connaissez ? Ils vivent ? Ils ne m'ont pas oubliée ?...

Il hésita. Qu'allait-il répondre ? Un cruel combat se livrait en lui, entre son amour naissant pour cette adorable jeune fille et le remords de l'abandon d'autrefois...

— Oui, dit-il oui, je connais votre mère...

— Et mon père ?...

— Vous demandez votre père ? Vous l'aimeriez donc, s'il vous était rendu !

— Oh ! si je les aimerais, lui et elle !

Et elle joignit les mains, le visage tout mouillé de larmes.

— Votre père, mon enfant, je ne le connais pas... peut-être votre mère voudra-t-elle vous parler de lui... vous dire ce qu'il est devenu, vous prendre par la main et vous conduire dans ses bras... elle le peut...

— Et ma mère ? parlez-moi d'elle, monsieur, puisque vous êtes son ami.

— Votre mère est une sainte, ses vertus sont admirables. Elle fut obligée de vous abandonner autrefois, après des misères sans nombre, presque mourante à force de privations et, si elle vous aban-

onna, ce fut parce qu'elle sentait que la raison s'en allait de son cerveau ; elle devenait folle, elle voulait même un jour se tuer avec vous, puis, ayant eu horreur de ce qu'elle avait tenté de faire mais comprenant que bientôt elle ne vous protégerait plus, elle vous conduisit au bureau de l'Assistance publique.

— Ma pauvre maman !

— Vous avez raison de la plaindre. Lorsqu'elle sortit de l'hospice, elle était complètement folle... Elle resta folle de longues années...

— Et mon père ? Où était-il donc ? Pourquoi ne la protégeait-il pas ?

— Votre père l'avait délaissée depuis longtemps... Il était ambitieux, faible de caractère... Il avait quitté la France... Pour faire fortune...

— Pauvre, pauvre maman ! répéta-t-elle.

Et elle parait, un moment, absorbée dans une rêverie.

Puis, tout à coup, prenant les mains de Richard :

— Si vous êtes venu, c'est que ma mère n'est pas loin !

— Elle n'est pas loin, en effet... je puis même, si vous le désirez, vous conduire tout de suite auprès d'elle.

Elle se met à rire et, tout à la fois, à sangloter.

— Si je désire ! dit-elle, si je désire ! Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne retardez pas ce bonheur d'une minute !...

Et ses mains frémissantes de fièvre serraient de toutes leurs forces les mains de Richard ; ses yeux brillaient, dans ses larmes, et son sourire suppliant affolait le père coupable.

— Venez donc !

Il l'entraîna. Marie-Thérèse les attendait devant l'auberge.

Richard lui demanda :

— Vous savez sans doute où je trouverai Liette ?

— Chez M. Milberg on nous renseignera.

Dix minutes après, Marie-Thérèse se faisait annoncer au magistrat.

Aux premiers mots, Milberg l'interrompit :

— Madame Larnaudet est chez moi, dit-il. Et Charlot est libre depuis hier. Inutile de vous dire que la pauvre femme est enfermée avec Charlot auquel elle fait recommencer, pour la dixième fois, l'histoire de sa fille.

— Sa fille est retrouvée. Je l'amène avec moi...

— Comme elle va être heureuse ! Je vais l'envoyer chercher...

Il sonna un domestique. Presque aussitôt après apparut Liette. Elle embrassa Marie-Thérèse.

— Vos avez des nouvelles de Bertine ? dit-elle, pleine d'angoisse.

— Non, Liette, mais il y a ici un homme qui désire vous parler d'elle.

— Ah ! fit-elle découragée. Je suis prête à le recevoir...

Marie-Thérèse sortit. Elle revint presque aussitôt avec Richard qui tenait par la main Bertine intimidée.

— Richard ! Vous ! dit Liette, se levant brusquement.

Et son regard tombe sur Bertine... Alors, elle se tait... La mère et la fille se regardent... longuement... silencieuses toutes deux... Elles sont indécises, elles sont inquiètes... Comme elle est douce et bonne, cette pauvre femme à cheveux blancs, dont la figure est jeune encore, pourtant !... Voilà ce que se dit Bertine... Comme elle est jolie et modeste, comme elle me regarde avec tendresse cette jeune fille, voilà ce que se dit Liette. Et un vague sourire, à toutes deux, sans qu'elles en aient conscience, leur vient aux yeux et aux lèvres !

Et soudain, Bertine et Liette relèvent la tête et regardent ceux qui sont là, qui assistent à cette scène. Il y a aussi sur tous ces visages amis, des sourires de bonheur. Tout ce monde semble dire à la fille, à la mère ; " Vos misères sont finies. Le bonheur est là... puisez à pleines mains et à force d'adoration réparez le temps perdu..."

Alors, elles comprennent, toutes deux. Bertine fait un pas vers Liette. Liette s'avance aussi. Ses bras se tendent, invinciblement. Et enfin, du fond de son cœur plein d'amour infini, monte ce cri maternel :

— Ma Bertine ! Ma fille. Mon enfant chérie...

Et Bertine s'écroule à genoux, sanglotant, prise d'une crise de nerfs.

— Maman ! Ma bonne maman ! !

Liette l'enveloppe d'une étreinte presque farouche... Elle est enfin retrouvée, cette enfant aimée... Elle désespérait... Tout était contre elle !... Et la voilà, dans ses bras, si belle ! si honnête ! si enviable ! Comme Dieu est bon ! Comme elle oublie les misères et les injustices ! Et que l'avenir sera doux désormais, aussi doux que le passé a été rude !... Elle l'embrasse, elle la serre contre elle, les pleurs de la mère, ivre de joie, se mêlent aux pleurs de l'enfant... Et ces deux nobles créatures ne trouvent rien à se dire... Leurs cœurs se dégonflent en douces et intarissables larmes et elles ne peuvent que répéter : " Mon enfant ! Ma Bertine ! — Maman, ma bonne maman..."

Puis Liette, tout à coup, rencontre le regard de son mari.

Il pleure, lui aussi, le front incliné, humble et malheureux.